

Contre vents et marées

ROMAN

Audrey MARTINEZ

Couverture : Audrey Martinez via publisher.

Illustration : Pixabay

© Martinez, 2018, tous droits réservés.

<http://www.audreymartinez.fr>

ISBN : 978-2-9561121-2-9

***« Un grand amour rend légers tous les maux qui nous
semblent trop lourds à porter seul. »***

**George Sand
Melchior (1832)**

***« Il y a dans chaque cœur un coin de solitude que personne ne
peut atteindre. »***

Albert camus

À toutes les victimes de la vie,
A tous les amoureux qui se battent pour rester unis.

Chapitre 1

Entre mère et fille, le fossé se creuse

8 Mai 1992

— Comment fais-tu pour réussir tout ce que tu entreprends ?

Marta se tourna vers sa cousine, étonnée par cette question soudaine.

— Je veux dire, tu es brillante, tous tes projets aboutissent, tu as la moitié des garçons de la classe à tes pieds. Quel est ton secret ? ajouta Marion.

L'adolescente sourit, elle ne se considérait pas comme la fille parfaite à qui tout souriait.

— Tu imagines n'importe quoi, j'aime juste apprendre de nouvelles choses, répondit-elle en s'asseyant sur le lit.

Marion, installée sur la chaise du bureau, observait celle qui était son modèle depuis toujours.

— D'accord, mais de mon côté, le lycée, c'est la galère, je n'arrive pas à me concentrer, je veux sortir, m'amuser, précisa-t-elle en feuilletant un cahier.

— J'aime aussi m'amuser, mais j'ai envie de faire des études et de me tirer d'ici.

— Ça ne s'arrange pas avec ta mère ? questionna Marion en reposant le cahier.

— Loin de là, elle est toujours sur mon dos, à guetter mes faits et gestes, à diriger la moindre seconde de ma vie.

— Je pense qu'elle souhaite que tu réussisses, tenta la jeune fille pour apaiser sa cousine.

— Son problème, continua Marta, c'est qu'elle vit à travers moi. Elle n'a pas obtenu ce qu'elle désirait, du coup elle veut que je réalise ses rêves, mais elle ne comprend pas que c'est MA vie.

— Il ne te reste que deux ans à tenir, après tu pourras partir à la fac.

— J'espère, elle n'acceptera jamais que je loue un studio ou une chambre d'étudiante. Je ne sais pas encore comment je vais me débrouiller, mais il faut que je trouve une solution pour m'éloigner d'elle.

— Qu'est-ce qu'elle en pense ?

— Elle ignore que je veux partir, elle s' imagine que je vais rester par ici, dans une fac du coin.

Marion se leva pour attraper le flacon de parfum présent sur la commode de la jeune fille. Ses cheveux noirs et courts tranchaient avec la longue chevelure de Marta. Elle était un peu plus petite et moins menue que sa cousine. Son visage de poupée, encore rond, lui donnait un air enfantin.

— Hum... ça sent super bon !

— Je raffole de la lavande.

— Tu l'as acheté à quel endroit ?

— Sur le Cours Saleya.

— Vraiment ? Sur le marché ?

— Oui, c'est un artisan local qui le prépare avec des produits naturels.

— J'adore !

— Merci. Ma mère déteste, ça me donne une raison de plus de le mettre.

Marion éclata de rire tout en reposant le flacon sur le meuble. Véronique fit alors irruption dans la chambre de la jeune fille, coupant net leur conversation d'adolescentes.

— Tu pourrais frapper, râla Marta.

— Je suis chez moi, rétorqua sèchement sa mère. Tu es prête ? Ton cours va commencer.

— J'arrive.

- Dépêche-toi ! Edward est très ponctuel.
- Oui c'est bon, j'arrive ! s'énerva la jeune fille.

La tension était palpable. Marion resta en retrait, tentant d'éviter les tirs ennemis.

- Et apprête-toi un peu plus, je te prie.
- Pour quoi faire ? demanda Marta. Je vais prendre un cours, je ne vais pas à un banquet.

— Qu'importe, Edward est une personne respectable. Habillée comme ça, tu me fais honte.

Sur ces paroles assassines, Véronique tourna les talons.

Marta, qui s'était levée à l'entrée de sa mère, se laissa retomber sur le lit, décontenancée par son attitude de plus en plus agressive.

— C'est chaud ! lança alors Marion après quelques secondes de silence. C'est pire qu'avant, dis-moi !

Marta acquiesça, toujours perdue dans ses pensées. Elle n'avait jamais été proche de sa mère. Entre elles, un fossé s'était creusé au fil des années, les éloignant un peu plus l'une de l'autre. Marta n'avait pas réussi à trouver l'affection et l'amour dont elle avait besoin auprès de celle qui lui avait donné la vie. Véronique, qui ne souhaitait pas avoir un enfant, lui reprochait sa venue au monde, lui reprochait d'avoir gâché ses projets, son avenir. Comme si Marta était coupable des erreurs et des échecs de sa mère.

— Marta ! cria cette dernière, en bas des escaliers.

Edward, diplômé de Cambridge, avait tout quitté pour enseigner en France quelques années après la fin de ses études. Son petit accent anglais faisait fondre Véronique qui ne souhaitait qu'une chose, voir sa fille se rapprocher du beau professeur particulier.

Le sourire qu'elle avait arboré pour accueillir le jeune anglais s'effaça instantanément lorsqu'elle aperçut Marta descendre les escaliers. Elle

sentit le sol se dérober sous ses pieds face à la conduite inconvenante de l'adolescente. Toujours vêtue de la même tenue, jean, tee-shirt, baskets, Marta jubila en voyant le visage de sa mère.

- Bonjour Marta, prête pour votre séance ? s'enquit le jeune homme.
- Bonjour Edward. Fin prête !

Véronique avait insisté pour que sa fille suive des cours particuliers d'anglais, ainsi que des leçons de piano. Ils n'avaient rien d'une famille aisée, ils n'étaient pas issus de la bourgeoisie et n'avaient pas fait fortune d'une quelconque façon, pourtant Véronique avait une fâcheuse tendance à vivre au-dessus de ses moyens, souhaitant donner l'illusion d'une certaine richesse. Ses rêves avaient été anéantis, mais elle continuait d'y croire et d'entraîner toute sa famille dans son sillage.

— Installons-nous sur la terrasse, proposa Edward. Le soleil est absolument fabuleux.

Marta sourit. Sa mère lui jeta un regard noir, la détaillant des pieds à la tête. Elle l'ignora et rejoignit Edward qui se dirigeait déjà vers le jardin. Au Royaume-Uni, la météo n'était pas aussi agréable que dans le Sud de la France. Le choc avait donc été rude pour le jeune homme qui avait, dès le premier été, compris la nécessité d'utiliser de la crème solaire et de rester à l'ombre de 8 h à 18 h. Son corps en avait fait les frais, assez rapidement, l'obligeant à se badigeonner de Biafine pour apaiser ses brûlures, tout en maudissant sa naïveté et la trahison du temps français. Mais, à présent, il appréciait cette chaleur.

Une dizaine de minutes après le début du cours, Edward s'interrompt.

- Je ne te sens pas concentrée Marta, aujourd'hui.
- Je suis désolée, je suis pensive.

- Tu veux en parler ?
 - C'est juste ma mère qui est insupportable !
 - Comme toutes les mères, non ? demanda-t-il en souriant.
 - Probablement, mais je t'assure qu'elle mérite l'oscar, elle est toxique, j'étouffe, j'aurais tellement voulu qu'elle soit aimante et tendre.
 - Je comprends, je ne la connais que très peu, mais on sent bien que c'est tendu entre vous. Et ton père ?
 - Il est formidable, répondit immédiatement la jeune fille. Son regard s'illumina. Heureusement qu'il est là.
 - Alors, raccroche-toi à cela !
- Marta acquiesça.
- Remettons-nous au travail, dit-elle en plongeant à nouveau les yeux vers son livre.

Marta n'avait plus aucun espoir quant à sa relation avec sa mère, elle savait que rien ne pourrait arranger les choses. Le lien était rompu, si tant est qu'il ait un jour existé. Elle n'avait qu'une envie, fuir loin, très loin. Mais, elle culpabilisait, car elle aimait profondément son père. Elle en était très proche. Il avait toujours été présent pour elle, jouant l'arbitre entre Véronique et elle. Tentant de combler le manque d'affection dont souffrait Marta. Il était un repère, un pilier dans son existence. Mais il lui fallait opérer des choix pour pouvoir aller de l'avant.

Chapitre 2

La vie n'est pas facile

10 Mai 1992

Jack coupa le moteur de sa Vespa et ôta son casque. Il observa les adolescents se presser vers l'entrée métallique. Le lycée avait été son lieu de répit pendant presque un an, mais aujourd'hui, il ne représentait plus qu'un échec et un léger goût d'inachevé. Lorsque les retardataires eurent passé le portail, il enfila son casque à nouveau et se remit en route. Le jeune homme n'allait plus en cours, depuis peu. Ses conditions familiales l'empêchaient de suivre une scolarité traditionnelle. Pourtant, le lycée représentait, à ses yeux, un lieu de partage, de connaissances, d'amitiés, de découvertes, mais aujourd'hui, tout cela était terminé. Il avait dû prendre une décision radicale, une décision qui chamboulait son existence, son avenir, ses projets. Avait-il eu le choix ? Pas vraiment. Jack ne pouvait plus vivre comme les autres adolescents de son âge, il devait se contenter de survivre. Depuis un an, il se battait chaque jour, chaque instant, chaque seconde. Sa vie était une lutte quotidienne.

Il s'arrêta devant une épicerie qu'il affectionnait particulièrement. C'était un établissement, place Charles Félix, dans le Vieux Nice, à deux pas de la mer. Il connaissait cet endroit comme sa poche, il y venait depuis des années. Jadis avec son père et sa mère, à présent seul.

La devanture grise n'avait pas beaucoup changé. Elle comportait une porte vitrée encadrée par deux grandes vitrines offrant une vue imprenable sur l'intérieur de la boutique. Deux gros pots de fleurs étaient entreposés de part et d'autre de la façade, laissant grimper librement du lierre sur l'avant du magasin, ce qui rendait l'ensemble plutôt agréable et chaleureux. Ce

commerce était très connu des habitants du quartier. Il était presque mythique, car malgré la concurrence, le tourisme, les restaurants et les supermarchés, le propriétaire avait tenu bon et avait pu maintenir sa barque à flot pour le plus grand plaisir des habitués.

— Bonjour Monsieur Raymond.

— Bonjour mon petit Jack, comment ça va aujourd'hui ?

— On fait aller, et vous ?

— Oh tu sais, à mon âge...

Le vieil homme passa devant son comptoir pour venir discuter avec son fidèle client tandis que Johnny Halliday chantait *Noir c'est noir*, à la radio.

— De quoi as-tu besoin ? demanda-t-il.

— Ne vous dérangez pas Raymond, vous savez bien que je connais les lieux par cœur.

— C'est vrai ! Je te laisse chercher et je t'attends ici.

Jack attrapa un panier et se glissa dans les allées du magasin. L'épicerie de Monsieur Raymond n'offrait pas tous les produits du supermarché le plus proche, pourtant le jeune homme tenait à effectuer ses courses dans cet endroit chargé de souvenirs. Son père avait toujours eu à cœur de faire vivre les commerçants de quartier. Il venait régulièrement réaliser ses achats dans l'épicerie qui l'avait vu grandir, car il habitait quelques rues plus haut, dans la vieille ville. Enfant, Patrick jouait dans les rayons de Monsieur Raymond qui avait hérité le commerce de son père, qui l'avait lui-même reçu de son propre père. Une histoire de famille dont Raymond était fier. Il s'était battu pour faire vivre son magasin sa vie durant.

— Et voilà, j'ai tout ce qu'il me faut, lança Jack en déposant le panier sur le comptoir, quelques minutes plus tard.

— Parfait, je t'encaisse.

— Vous avez besoin d'un peu d'aide pour monter des cartons ou mettre des produits en rayon aujourd'hui ?

— Non. Je ne serai livré que dans deux jours.

— Très bien, je passerai alors pour vous donner un coup de main.

Le vieil épicier le remercia et lui glissa quelques friandises dans le sac, comme à son habitude. Il oubliait parfois que Jack était devenu un jeune homme de seize ans et qu'il n'était plus un enfant, pourtant il aimait cette petite tradition. Jack lui sourit, salua le commerçant et regagna rapidement sa Vespa.

Raymond l'observa à travers la vitrine de son magasin. Âgé de soixante-douze ans, il regrettait de ne pouvoir venir en aide à Jack. Il connaissait sa situation familiale, et même si le jeune homme ne se plaignait jamais et n'avait pas pour habitude de dévoiler son quotidien pourtant difficile, l'épicier savait parfaitement que Jack vivait dans des conditions misérables, livré à lui-même, se débattant pour sauver ce qui lui restait de famille.

Lorsque Jack passa la porte de la maison qu'il partageait avec sa mère, il fut happé par l'odeur de tabac et d'alcool. La pièce était plongée dans l'obscurité, seuls quelques rayons parvenaient à se faufiler entre les rideaux du salon. Il déposa les courses dans la cuisine et rangea activement ce lieu de déchéance. Il mit les assiettes et les verres au lave-vaisselle, nettoya le plan de travail, puis il ramassa les bouteilles vides et les mégots abandonnés sur la table basse du salon. Tandis qu'il ouvrait les fenêtres pour aérer la pièce, sa mère fit son apparition.

— Laisse tout ça, dit-elle, à moitié endormie, je rangerai plus tard.

— Tu ne le fais jamais, répondit Jack, sèchement.

— Normal, tu te prends pour la fée ménage, lança-t-elle ironique.

Elle se dirigea vers la cuisine, trainant les pieds, et se servit une tasse de café fumante. Ses cheveux en bataille, son peignoir mal noué, ses chaussettes trouées et son teint pâle frappèrent Jack qui ne reconnaissait plus sa mère. Elle était, il y a encore quelques mois, une belle femme blonde, aux cheveux mi-longs et raides. Yeux bleus, mince et sportive. Elle avait perdu toute sa superbe et maigrissait à vue d'œil.

La vie n'avait pas toujours été ainsi. Il fut un temps où il faisait bon vivre dans cette famille. Cécile et Patrick étaient tombés amoureux à vingt-deux ans. Un coup de foudre. Deux ans après leur mariage, Jack était né. Le jeune couple, avait essayé d'avoir un deuxième enfant, quelque temps après, malheureusement, le miracle ne se produisit pas, et ils restèrent ainsi, tous les trois. Pourtant, cet épisode avait renforcé les liens familiaux. La vie était plutôt douce. Cécile était secrétaire à mi-temps tandis que Patrick, qui tenait à ce que sa petite famille vive loin des soucis, était ingénieur dans l'aéronautique.

Mais, ce n'est que lorsque son existence est parfaite et que le bonheur semble à son comble, que l'on risque de tout voir s'écrouler. Patrick, motard pourtant aguerri, avait perdu la vie dans un accident de moto, un an auparavant. Cécile, éperdument amoureuse de son époux, sombrait depuis dans une profonde dépression. Incapable de se remettre de la mort de son mari, elle avait été licenciée par son employeur et végétait aujourd'hui au domicile familial, ne s'occupant plus des courses, des factures ou même de Jack. Complètement déconnectée du quotidien, elle progressait à son rythme et se reposait entièrement sur son jeune fils qui devait endosser le rôle d'adulte.

Jack se battait pour assumer cette responsabilité qu'il n'avait jamais souhaitée, il n'avait pas le choix. Il ne supportait pas de voir sa mère dans

cet état, mais il ne trouvait pas de solution à cette déchéance. Cécile ne semblait pas avoir la moindre envie de se remettre de ce drame, bien au contraire. Jack réalisait qu'elle sombrait un peu plus chaque jour. Sa mère lui manquait, sa vie de famille lui manquait, sa naïveté et son innocence aussi. Il aurait souhaité demeurer un enfant encore quelque temps, se reposer sur ses parents, se rebeller, commettre des erreurs, se faire engueuler, grandir. Au lieu de cela, il avait pris la décision de quitter le lycée pour pouvoir nourrir sa famille. Il venait de dire adieu à son avenir, ses projets, ses études. Sans le bac, sans diplôme, il se savait condamné à cumuler les petits boulots et les heures de travail afin d'obtenir un salaire décent. Il n'avait pas opéré ce choix à la légère, malgré les réticences de Jérôme, son meilleur ami. Mais personne ne pouvait comprendre, personne ne pouvait se mettre à sa place.

Lorsque Cécile eut terminé son café, elle attrapa son paquet de cigarettes et retourna s'enfermer dans sa chambre, ne s'occupant ni de la maison ni de son fils. Elle ne demandait jamais ce qu'il faisait de ses journées, elle ne s'inquiétait jamais de savoir s'il mangeait à sa faim, si les factures étaient réglées ou s'il restait de l'argent sur leur compte en banque. Tout ce qui l'importait, c'était fumer, boire, dormir et ramener des hommes à la maison, des individus plus minables les uns que les autres, trouvés dans les bars de la ville. Au matin, certains partaient, d'autres restaient et profitaient d'une nouvelle journée, voire d'une nouvelle nuit de débauche en compagnie de cette femme perdue.

Quant à Jack, il tentait de ne pas emmagasiner les images honteuses dont il était le témoin, se raccrochant au souvenir de son père, ce père qui devait se retourner dans sa tombe en voyant sa famille détruite.

Chapitre 3

Si seulement tu n'étais pas née

14 mai 1992

Marta pénétra dans le restaurant familial et se dirigea directement vers la cuisine sans saluer sa mère qui se trouvait en salle. Elle poussa les portes battantes et embrassa son père sur la joue avant de s'asseoir sur le plan de travail réservé aux employés, dans un coin de la pièce.

— Ça a été ta journée ? demanda Christian.

— Comme d'hab, on a commencé un projet intéressant en littérature pour participer à un concours.

— C'est bien ça.

— Oui, c'est sympa, répondit succinctement Marta.

Son père s'activait afin de préparer les repas des clients déjà attablés. Nicolas, son commis, un jeune garçon de dix-neuf ans observait les moindres faits et gestes de son mentor pour ne commettre aucun impair. Il avait eu beaucoup de mal à trouver un établissement l'acceptant en cours d'année, tandis qu'un terme avait été mis à son apprentissage en raison d'une fermeture définitive du précédent restaurant. Christian lui donna des indications et vint vérifier sa ratatouille, mijotant à feu doux. Il jeta un regard à sa fille qui semblait perdue dans ses pensées. Elle était plutôt bavarde, en temps normal.

— Qu'est-ce qui te tracasse ?

Marta sursauta. Son père, trente-neuf ans était grand et musclé. Sportif dans l'âme, il arborait des tatouages sur ces biceps, une barbe grisonnante et de superbes cheveux poivre et sel, un peu plus long sur le dessus. Il faisait tourner la tête de ses clientes, et pourtant il était totalement fidèle à son épouse.

— Je réfléchissais. Maman et toi, vous n’avez vraiment rien en commun. Je ne comprends pas comment tu la supportes.

— Marta, ne parle pas d’elle comme ça ! Je sais bien que c’est tendu entre vous, mais c’est ta mère et tu n’en as qu’une.

— J’aurais préféré en avoir une autre. Ou aucune.

— Marta ! gronda son père.

— Désolée, marmonna-t-elle.

Christian se radoucit.

— Véro n’a pas toujours été si distante.

— Ah bon ?

— Oui, quand je l’ai connue, elle était drôle, énergique, joyeuse, elle adorait sortir, elle aimait la vie, expliqua-t-il en s’occupant à présent de dresser des assiettes.

— Alors pourquoi est-elle devenue... comme ça ?

— Un concours de circonstances.

Christian restait souvent vague quant au changement de comportement de Véronique, cela rendait Marta encore plus curieuse, désireuse de découvrir le fin mot de l’histoire.

Véronique et Christian s’étaient connus à dix-huit ans. Ils se fréquentaient depuis cinq ans lorsque la jeune femme était tombée enceinte par accident. Malheureusement pour elle, son état étant assez avancé avant qu’elle ne s’en rende compte, la décision de garder l’enfant s’était imposée au couple. Christian, pour sa part, était ravi, il travaillait et s’imaginait bien père de famille, il se sentait prêt à accueillir ce petit miracle. Mais la jeune mère avait vu sa vie s’écrouler devant ses yeux, ses projets, son avenir. Malgré une existence agréable, auprès d’un époux dont rêvent bon nombre de femmes, Véronique n’avait jamais réussi à dépasser cet événement inattendu, demeurant distante avec sa fille durant toute son

enfance et son adolescence. Marta avait pu compter sur son père, dont elle était très proche. Ils avaient créé une relation unique et précieuse, de complicité et d'amour, au sein de laquelle la restauratrice n'avait aucune place. Christian avait toujours mis un point d'honneur à être présent pour sa fille, il avait assisté à chaque spectacle, chaque concours, chaque événement, chaque sortie de classe. Leur lien était inébranlable.

— Est-ce que c'est à cause de Sophie ?

— Nous étions des étrangers l'un pour l'autre bien avant cela, mais malheureusement mon faux pas n'a rien arrangé.

— Tu n'y es pour rien, je ne comprends même pas pourquoi tu restes avec elle.

— Marta, je suis en faute, j'ai commis une erreur, et je l'assume, j'ai choisi de demeurer auprès de vous et j'ai bien fait, mais ta mère ne m'a jamais vraiment pardonné. C'est mon fardeau, je dois vivre avec.

Christian demanda à Nicolas de préparer des pommes de terre afin de réaliser un gratin dauphinois dont il avait le secret, tandis que Marta piochait des morceaux de pomme dans un bol qu'elle venait de remplir. Elle savait son père malheureux et elle ne supportait pas l'idée qu'il reste avec cette femme acariâtre et hautaine alors qu'il avait encore la possibilité de refaire sa vie.

Sa mère fit irruption dans la cuisine pour déposer de nouvelles commandes. Elle fut surprise en remarquant sa fille.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Je ne t'ai même pas vue passer.

Sa question n'appelait pas vraiment de réponse, Véronique n'aimait pas que Marta traîne au restaurant.

— Rentre à la maison et laisse ton père travailler.

— J'ai le droit de venir le voir après les cours quand même.

Enfant, Marta ne comprenait pas le ressentiment de Véronique à son égard, elle en avait souffert et se demandait quelles erreurs elle commettait pour que sa propre mère la déteste. En grandissant, l'adolescente avait gagné en assurance et se refusait à laisser la restauratrice diriger sa vie ainsi que sa conduite sans rien faire. Son père faisait tampon entre elles, limitant la casse et atténuant les éclats de voix lorsque les conflits devenaient trop importants.

Véronique tourna les talons en soufflant. Marta prit, malgré tout, la décision de rentrer sous peine de voir Véronique lui reprocher le moindre problème venant perturber sa soirée.

Il faut dire que l'établissement savourait son succès. Placé en bord de mer, près du Cours Saleya, à deux pas de l'épicerie de Monsieur Raymond, il avait bonne réputation. Christian avait travaillé dans beaucoup de restaurants avant de réaliser son rêve d'ouvrir son propre lieu de partage, huit ans plus tôt. Véronique, assistante de direction, avait tout quitté pour se lancer dans l'aventure avec son mari, non pas par amour ou par envie de le soutenir, mais plutôt par appât du gain. Elle ne voulait qu'une chose, développer l'affaire et façonner un lieu connu et huppé. Bien loin des souhaits de Christian qui préférait la bonne cuisine familiale, la convivialité et surtout la simplicité.

Marta avait toujours été surprise par le peu de complicité unissant ses parents. Colocataires plutôt qu'époux. Ils ne partageaient jamais de moments de tendresse ou de sorties romantiques. Leur vie ne représentait qu'une succession d'habitudes et de routines bien rodées. Ils n'étaient pas heureux, mais se contentaient de cette vie sans saveur. Christian espérait encore recouvrer celle qu'il avait connue des années auparavant, tandis

que Véronique ne souhaitait aucunement tout perdre et se retrouver sans rien après s'être investie et avoir rêvé au succès fulgurant de son restaurant.

— Bonjour Monsieur Beaurepaire, quelle joie de vous revoir !

— Merci Véronique, c'est un plaisir, je vous avoue que j'ai été très pris par mon travail, mais je compte bien profiter de ma soirée.

— J'y veillerai. Est-ce que vous avez choisi ?

Monsieur Beaurepaire était un riche entrepreneur qui avait quitté Paris pour monter sa société dans le domaine de la sécurité privée de maisons de luxe, sur la Côte d'Azur. C'était un client régulier du restaurant et Véronique ne manquait pas de prendre soin de cet habitué au porte-monnaie bien rempli.

— Pas encore, j'attends mon fils.

— Très bien, je peux vous proposer un apéritif ?

— Regardez, le voici qui arrive.

L'homme fit un signe à un beau blond de dix-huit ans. Véronique l'observa, il avait les traits de son père, élégant et sûr de lui, malgré son âge, il se dirigea d'un pas décidé vers la table.

Lorsqu'il fut installé, Véronique nota les commandes.

— Je ne savais pas que vous aviez un fils.

— Eh oui, Alexandre était en internat jusqu'à récemment. Dans l'un des meilleurs lycées privés du Royaume-Uni. Maintenant qu'il est diplômé, il est revenu pour faire des études de commerce et me succéder dans l'entreprise.

— Oh quelle chance de pouvoir transmettre votre société à votre fils.

— Oui, c'est vrai, il aime ce métier. Et vous, votre fille ne souhaite pas reprendre le restaurant ?

— Oh vous savez, je pense que Marta a d'autres idées en tête.

— Les enfants... Ils ne peuvent pas toujours suivre notre chemin.

Véronique réfléchit à ces quelques paroles, consciente qu'elle ne voulait absolument pas voir Marta marcher sur ses pas. Au contraire.

— Si je peux me permettre, Monsieur Beaurepaire. Ma fille connaît la ville comme sa poche et comme Alexandre vient d'arriver, elle pourrait peut-être lui montrer quelques endroits ou passer un peu de temps avec lui pour l'aider à s'adapter.

— C'est une bonne idée ! s'exclama l'entrepreneur, il revient de plusieurs années à l'étranger, il faut dire qu'il est un peu dépaycé !

— Parfait, je suis sûre que Marta sera ravie de lui tenir compagnie.

Les deux adultes discutaient sans se soucier de la présence d'Alexandre, qui fut le témoin d'un rendez-vous arrangé, sans avoir son mot à dire.

Véronique savait que, dans un premier temps, sa fille refuserait, mais elle parviendrait à la convaincre, comme toujours. Ce n'était pas la première fois qu'elle essayait de la mettre en relation avec un jeune homme issu d'une famille aisée. En vain. Marta avait interrompu chacune de ses histoires, au grand damne de sa mère.

La restauratrice voulait absolument placer sa fille auprès d'un riche héritier afin de lui assurer l'avenir dont elle avait toujours rêvé. Avenir gâché par sa soudaine grossesse. Elle n'avait jamais développé l'instinct maternel, mais maintenant que Marta était devenue une belle adolescente de seize ans, brillante et sportive, Véronique voyait en elle le moyen d'atteindre ce qu'elle n'avait jamais eu et la possibilité d'appartenir à une famille riche.

Elle retourna en cuisine, le sourire aux lèvres, il fallait maintenant qu'elle arrive à convaincre sa fille...

Chapitre 4

Monsieur Raymond, l'âme du quartier

20 mai 1992

Jack enleva son casque et resta un instant immobile face au portail vert de la maison familiale. Il avait toujours aimé cette bâtisse. Il observa la glycine qui tombait en cascade juste devant lui. Ces magnifiques fleurs violettes étaient les préférées de sa mère. Sur la gauche se trouvait l'entrée du garage, sur la droite, la petite allée menant aux escaliers.

Cette jolie maison aux murs beiges comportait un étage. Les volets arrondis et la frise dominant le haut de la façade donnaient du cachet à l'ensemble.

Lorsqu'il rentrait chez lui, Jack ne savait jamais à quoi s'attendre. Sa mère serait-elle là ? Serait-elle ivre ? Aurait-elle la décence de lui demander comment s'était déroulée sa journée ou s'il y aurait assez d'argent pour payer les factures ? Il n'avait plus aucun espoir depuis longtemps. Pour autant, chaque soir, avant de franchir la porte d'entrée, il se rappelait les moments passés, ces instants de bonheur qui avaient inondé son enfance et une partie de son adolescence. Lorsqu'il sentait l'odeur du repas embaumer le salon, lorsque sa mère l'attendait dans la cuisine, impatiente qu'il lui raconte sa journée de cours. Lorsque son père se joignait à eux tout en taquinant son épouse sur sa propension à faire à manger pour dix personnes au lieu de trois. Ces moments précieux, gravés dans sa mémoire, étaient devenus des souvenirs qui ne se répéteraient plus jamais.

Il prit une grande inspiration et gravit les quelques marches le menant

au perron. Il n'entendit aucun bruit, pourtant la maison était éclairée. Jack poussa la porte vitrée, déposa sa veste et son casque dans le sas d'entrée avant de pénétrer à l'intérieur. Depuis quelques semaines, il fuyait le domicile familial, préférant s'extirper de cet environnement néfaste et pesant. Mais il fallait bien qu'il rentre afin de s'occuper de sa mère, trop anéantie pour se comporter en adulte responsable.

Il resta figé quelques secondes en découvrant la scène qui se présentait à lui. Cécile, quasiment inconsciente, était affalée sur le canapé du salon. Les jambes dénudées, le chemisier à moitié ouvert, un homme était sur elle, tentant de la déshabiller davantage, malgré son état. Des bouteilles d'alcool traînaient sur la table basse, ainsi qu'un grand nombre de mégots de cigarettes.

— Arrêtez ! cria Jack, en reprenant ses esprits.

L'individu le fixa, impassible.

— Lâchez-la ! ajouta l'adolescent, horrifié par la situation.

L'intrus le dévisagea.

— Occupe-toi de tes affaires, gamin, répondit-il en attrapant le bras de Cécile.

Jack se précipita sur l'homme afin de l'éloigner de sa mère. Il parvint à le saisir, mais son adversaire lui donna un coup de coude dans le visage. L'adolescent fut projeté au sol. Il sentit le sang couler de son nez et envahir ses lèvres. Il n'abandonna pas et se jeta à nouveau sur l'agresseur. Ce dernier, perdant patience, se retourna et poussa violemment Jack qui percuta la table basse. L'homme fit quelques pas rapides avant de lui décrocher un coup de poing, puis un autre et encore un autre.

Il n'appréciait pas qu'un garçon l'interrompe et encore moins qu'il lui donne des ordres. À cinquante-deux ans, Al n'était pas du genre à se laisser dicter sa conduite. Cécile lui avait promis une soirée sans limites, il comptait bien en profiter.

Jack tenta de se relever, tout en menaçant d'appeler la police. Al le saisit à la gorge et le plaqua contre le mur.

— Si tu t'avises de contacter les flics, je reviendrai et je t'assure que tu le sentiras passer. On se reverra, gamin, je compte bien jouer avec ta mère.

Al attrapa sa veste et quitta les lieux, énervé. Jack se laissa glisser le long du mur. Il avait envie de pleurer, de crier, de hurler. Il n'en pouvait plus de cette vie, de ce quotidien. Il observa Cécile, toujours inconsciente, elle semblait si paisible, déconnectée de la réalité. Pourtant, il avait honte, honte d'elle, honte de ce qu'elle était devenue, honte de ne pas pouvoir l'aider, honte de sa vie. Il essayait de le cacher tant bien que mal, mais il savait que bientôt, il n'en aurait plus la force. Après plusieurs minutes, il se releva et se dirigea vers sa mère. Il saisit un plaid posé sur le coin du fauteuil et la couvrit avant de se rendre dans sa chambre. Il ne souhaitait qu'oublier... tout oublier...

Le lendemain matin, à son réveil, Cécile n'était plus sur le canapé, elle s'était apparemment trainée jusqu'à son lit. Jack ferma sa porte et alla dans le salon afin de nettoyer les vestiges de la veille. Il ne pouvait s'empêcher de penser qu'avec une maison saine et propre, il avait une chance de retrouver sa vie d'antan. Ce n'était qu'un rêve, mais il s'y accrochait chaque jour, pour tenir, pour avoir la force de se battre. Il dut ramasser les bouteilles d'alcool, des restes de nourriture, les mégots de cigarettes et la cendre dispersée sur le sol. Il se trouvait en plein cauchemar. Un adolescent devait-il jouer ce rôle ? Était-ce normal d'en arriver là ? Il se le demandait chaque jour.

En fin de matinée, il se rendit à l'épicerie afin de se changer les idées. Raymond l'accueillit avec un grand sourire, mais il se figea en apercevant le visage du jeune homme.

— Que t'est-il arrivé, mon garçon ?
— Je suis tombé, rien de grave Monsieur Raymond.
— Tu plaisantes ! gronda-t-il en saisissant le menton de Jack pour mieux l'observer.

L'adolescent détourna le regard.

— Tu ne me dis pas la vérité, raconte-moi ce qui t'est arrivé !
— Je... Enfin...

Raymond fit signe à Jack de s'asseoir face à lui sur les tabourets de bar présents à l'entrée du magasin. Il les avait installés quelques années auparavant afin de permettre aux gens de prendre le temps de savourer l'instant, de discuter malgré le stress quotidien. À l'époque, son épouse disposait quelques biscuits qu'elle confectionnait elle-même, à côté d'une cafetière contenant du café chaud. Mais aujourd'hui, les tables demeuraient vides. Il arrivait pourtant à Raymond de placer quelques douceurs achetées à la boulangerie du quartier, pour certaines occasions, comme les fêtes de fin d'année ou la Saint Valentin.

Patrick Bruel chantait *Qui a le droit* en direct à la radio. Monsieur Raymond baissa le son afin d'encourager Jack à parler. Ce dernier hésita. C'était le moment de faire confiance à quelqu'un... pour la première fois depuis des mois. Il observa le vieil homme. Petit, les cheveux blancs, le sommet du crâne dégarni, il arborait des lunettes fines et rondes. Ses épais sourcils gris se froncèrent, attendant patiemment la réponse de Jack.

— La vie n'est plus comme avant à la maison.
— Je m'en doute bien. À quel point est-ce que ta mère a sombré ?
— Elle est au plus bas, elle ne sort plus, elle ne travaille plus, elle boit, elle ne s'occupe ou ne s'intéresse plus à moi.
— Elle souffre.

— Oui, je sais bien, mais je suis là moi et nous sommes vivants. Papa est mort, mais la vie doit continuer et maman l’a oublié.

— Chaque personne vit le deuil différemment, tenta-t-il pour rassurer le jeune homme.

— Je comprends bien, mais il faut payer les factures, il faut manger. Et je suis seul.

— Tu ne t’en sors plus ? s’inquiéta-t-il.

— J’ai arrêté le lycée. Je dois travailler pour aider ma mère.

— C’est une mauvaise solution de mettre un terme à tes études.

— Je le sais bien, Monsieur Raymond. Mais je n’ai pas eu le choix, j’ai tenu autant que possible, aujourd’hui on est à un croisement et je devais me décider.

Le vieil homme prit un instant avant de répondre. Son costume gris, toujours impeccable, était agrémenté d’un joli nœud papillon bleu. Comme à son habitude, il était élégant et soigné.

— Tu es un garçon courageux et je suis certain que ton père serait très fier de toi, précisa-t-il en souriant.

— Je crois surtout qu’il aurait honte de ce que nous sommes devenus.

— Tu sais, je me fais vieux, continua Raymond en ignorant la dernière remarque du jeune homme, je suis fatigué et malade.

— Rien de grave, j’espère ?

— Des soucis de vieilles personnes, mon garçon, rien de bien méchant, mais je ne peux plus assumer mon magasin et travailler autant qu’avant.

Raymond venait de se lever, il fit quelques pas pour regarder à travers la vitrine. Il aimait contempler les gens qui marchaient dans la rue, observant les mamans débordées, les hommes pressés ou les adolescents en quête de rêves et de projets.

— J’ai besoin d’aide à l’épicerie, est-ce que tu ne pourrais pas travailler avec moi ?

— C'est gentil Monsieur Raymond, mais je vois très bien ce que vous faites et je ne veux pas de votre pitié ni de celle de qui que ce soit. J'y arriverai seul, répondit Jack en se levant à son tour pour se diriger vers la porte.

— Écoute-moi Jack.

Le jeune homme fit volte-face.

— Regarde-moi, tu ne vois pas que je te dis la vérité, je suis fatigué, tenir l'épicerie six jours sur sept m'épuise, je n'arrive plus à gérer les commandes, les livraisons, les clients, la caisse. Tu m'aides déjà en portant mes cartons ou en déballant des produits, mais je dois embaucher quelqu'un pour travailler avec moi, au quotidien, car je devrai vendre la boutique si ça continue comme ça.

— Alors vous êtes sérieux ? demanda Jack, vous avez vraiment besoin de quelqu'un ?

— Oui, j'ai bien passé une petite annonce, mais aucun postulant ne m'a paru suffisamment responsable. Je ne me sentais pas prêt à confier mon magasin à un inconnu, mais avec toi c'est différent, si tu me dis que tu ne vas plus au lycée et que tu as besoin d'argent, ça tombe vraiment bien, car moi j'ai besoin d'aide.

Jack hésita un instant, il ne pouvait rêver meilleure opportunité, mais cela signifiait qu'il tirait un trait définitif sur le lycée, le baccalauréat, les études.

— J'accepte, lança-t-il alors en tendant sa main.

Raymond la lui serra en souriant, heureux d'avoir résolu le problème qui le tracassait depuis des mois. Il allait pouvoir se reposer et penser à sa santé, lui qui n'avait vécu que pour son magasin.

— Mais dis-moi. Ces bleus sur ton visage. Tu m'expliques, ce qui s'est réellement passé ?

— Un homme était avec ma mère hier soir, quelqu'un de pas fréquentable, j'ai voulu m'interposer, il n'a pas apprécié.

Le vieil épicier sembla abasourdi. Il soupçonnait le fait que le quotidien de l'adolescent n'était plus au beau fixe depuis le décès de son père, mais il n'avait pas imaginé à quel point ses conditions de vie étaient déplorables.

— Tu peux compter sur moi si tu as un problème, je suis là pour t'écouter et t'aider si je le peux.

— Je sais Monsieur Raymond, merci beaucoup.

— Il faut vraiment trouver une solution pour Cécile avant qu'il ne soit trop tard. Il faut la soigner.

— Elle ne veut rien entendre. À croire qu'elle se complait dans son rôle de veuve éplorée.

— C'est bien plus compliqué que cela mon garçon, on lui a enlevé l'amour de sa vie, on ne s'en remet jamais, souffla Raymond en laissant son regard se perdre dans le vide.

.....

Merci d'avoir lu le début de « contre vents et marées », pour découvrir la suite, rendez-vous sur Amazon : <http://amzn.to/2FOT6Zb>